



Photos de classe (2004) Arnaud Théval, FRAC des Pays de la Loire

Il ressort des origines du mot « classe » que l'archétype de la photo de classe est la troupe figée au garde-à-vous devant son ou ses supérieurs. D'ailleurs, sur le plan historique, la première vague massive de portraits de très nombreux Français a été réalisée lors de la guerre de 1914-1918, au sein de leur régiment, pour attester de leur mobilisation, puis de leur survie aux combats.

Le proviseur-adjoint qui dispose les élèves pour leur faire figurer le logo de son établissement reprend, sans forcément le savoir, le rôle et les méthodes du chef militaire : déploiement de la troupe dans la cour, mise en ordre selon des figures géométriques, instructions données de la voix. Il en va de même, en plus inconscient encore, pour le photographe qui prépare une classe pour la photo.

D'ailleurs, une classe n'est pas « naturellement » organisée. D'un cours à l'autre, d'une salle à l'autre, la disposition des élèves varie. En dehors de la classe, ils circulent comme bon leur semble - contrairement à un temps, pas si ancien, où le défilé en rang était de rigueur (comme à l'armée). Cet impératif de donner forme à la classe pour la photo, révèle que ladite classe ne constitue pas un ensemble structuré, mais seulement un rassemblement d'individus qui, d'un moment à l'autre, d'un lieu à l'autre, se manifeste sous des formes variées.

La composition de la photo de classe requiert donc la présence d'une autorité. D'où l'exploration, dans le projet d'Arnaud Théval, de plusieurs rapports inédits avec l'autorité (jusqu'à son absence).

Une photo de régiment se réalise quand l'attroupement réglementaire requis pour l'appel se défait pour devenir un véritable groupe.

Le sous-officier qui a organisé la présentation des armes se joint alors à ses hommes pour poser avec eux, accompagné parfois même de l'officier qui vient de passer la troupe en revue.

Une classe est composée d'individus rassemblés selon un principe administratif (l'année de naissance pour la conscription, le niveau d'études pour l'école, équivalent souvent à une même « classe d'âge »). Ils ne font corps qu'à l'occasion de mises en scène rituelles d'agglomération (revue des troupes, défilés, distribution des prix). La photo de classe n'aurait-elle pas été instituée pour donner « corps » à la population de l'école, dont tout le fonctionnement repose par ailleurs sur la valorisation des mérites individuels des élèves ?

Car la photo de classe représente les élèves attroupés autour de leur maître ou maîtresse (la polémique est venue, dernièrement, de la réalisation de portraits individuels dans ce contexte impérativement collectif).

Cependant, l'institution scolaire n'archive pas toujours ces photos de classe, et pas toujours officiellement. A la différence des familles qui ont décidé de les acheter. Les photos de classes deviennent ainsi leur propriété privée : elles constituent une mémoire essentiellement privée, pourtant initiée par une institution publique. Par contraste, dans le présent projet photographique, les photos réalisées ne sont pas mises en vente auprès des familles. Elles sont exposées publiquement dans les établissements scolaires concernés. Pour une fois, c'est donc l'institution qui les acquiert.

En s'inscrivant dans ces lieux inhabituels, la photo de classe a quitté l'univers des élèves pour infiltrer celui des enseignants, de l'administration ou des personnels techniques. Profitant de la liberté que leur accordait le projet artistique d'Arnaud Théval, les élèves se sont donc permis des transgressions manifestes des frontières et de l'ordre scolaires, donnant ainsi naissance à des situations et des images incongrues. N'ont-ils pas révélé du même coup combien l'ordre scolaire était sans cesse menacé de subversion et combien eux-mêmes - élèves de Terminale, ne l'oublions pas - étaient passés maîtres dans l'art de jouer avec ses limites ?

Sylvain Maresca in édition *photos de classe* d'Arnaud Théval
Edition FRAC des Pays de la Loire 2005 isbn : 2-906247-46-4